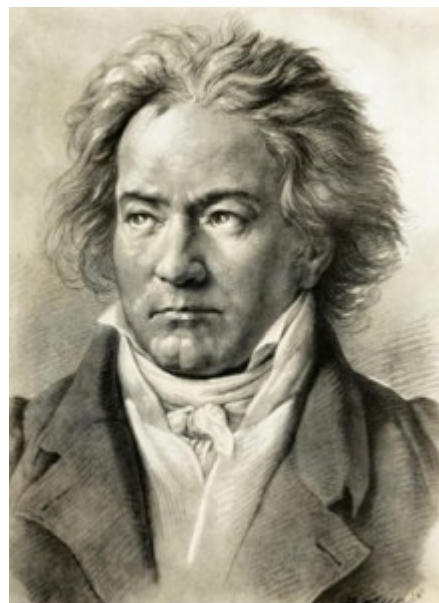


Le Fidelio de KF Vogt en direct de La Scala sur Arte

Arte. Beethoven : Fidelio, en direct de la Scala de Milan, dimanche 7 décembre 2014, 20h45. Comme chaque année pour la Saint Ambroise, la Scala de Milan ouvre solennellement sa nouvelle saison lyrique, en début d'hiver, cette année point de lancement de sa programmation 2015-2016, une nouvelle production du seul opéra de Beethoven : Fidelio. Créé à Vienne dans sa version finale en 1814, l'ouvrage est une célébration des plus vertus humaines, inspirées par la fidélité et l'amour. Beethoven ne fait pas que livrer un hymne déchirant pour la liberté et l'amour universel ... Le musicien accomplit surtout un sommet lyrique qui conclut la période du premier romantisme viennois porté par l'esprit des Lumières (depuis surtout l'oratorio de Haydn La Création de 1800)... Beethoven inspiré par des idéaux fraternels et humanistes y élabore le premier opéra populaire en langue allemande accomplissant un travail amorcé par Mozart avant lui dans La Flûte enchantée (1791).



arte **Beethoven : Fidelio.** Daniel Barenboim, direction.  Avec Klaus Florian Vogt (Fidelio), Anja Kampe (Leonore)... Deborah Warner (mise en scène). Outre la direction toujours exaltée et puissante de Daniel Barenboim chez Beethoven, **La Scala offre au ténor wagnérien Klaus Florian Vogt une nouvelle prise de rôle** : chanter Florestan après tant de Lohengrin angéliques presque désincarnés mais d'une douceur élégante saisissante, pourrait conduire le chanteur germanique à une nouvelle expressivité. Plus de drame et de présence, plus de chair moins d'air... même si son timbre lui, restera

lumineux, étincelant. De toute évidence, des qualités à suivre dans un rôle où l'incandescence rejoint l'ardeur la plus brûlante (en particulier dans la scène où Florestan exprime sa solitude et sa souffrance au fond de sa cellule...)

Fidelio, femme amoureuse



Unique opéra du symphoniste Beethoven, Fidelio est composé durant près de 10 ans, du premier échec de 1805, jusqu'à la version finale de 1814. Les différentes versions de l'ouverture en témoignent : la genèse en fut longue, difficile, le compositeur étant probablement très investi dans l'élaboration d'un opéra germanique et populaire, un chantier laissé vacant depuis La flûte enchantée de Mozart (1791). Intitulée Léonore I, II ou III, la pièce est devenue un morceau de choix pour tous les orchestres soucieux

d'énergie, de drame mais aussi de finesse instrumentale. C'est aussi préfiguration du drame à venir, le miroir annonciateur des points forts de l'action qui va être développée après le lever de rideau. Comme Wozzeck de Berg, Fidelio s'inspire d'un fait divers réel survenu pendant la Révolution française : par amour, une femme, déguisée en homme (Fidelio), infiltre la prison dans laquelle son mari est incarcéré. Elle réussit à l'en libérer. Proche des valeurs morales des Lumières, le drame suit la lente et sublime avancée vers la lumière : des

ténèbres de la geôle humide et sombre où est prisonnier l'aimé de Fidelio, Florestan... vers l'éblouissement de la libération finale. Porté par l'amour et la fidélité conjugale, l'action célèbre la loyauté, une valeur d'absolu à mettre évidemment en parallèle avec l'idéal défendu dans la dernière partie de sa 9ème Symphonie, qui incarne dans le choix du texte fraternel de Schiller, un même sentiment universel de dépassement et de réalisation humaniste. De même, le finale de La Flûte enchantée de Mozart également inspiré par l'esprit des loges maçonniques et donc proche des valeurs des Lumières, affiche aussi un même sentiment final d'entente civilisatrice et de réconciliation collective. L'aube d'une humanité enfin réformée.

L'intelligence de l'écriture en fait une partition saisissante par sa force expressive et poétique, brossant de très subtiles épisodes, tous dramatiquement très intense : l'univers carcéral que découvre Leonore, la prison sombre, caverne inquiétante d'où surgit le cri solitaire de Florestan prisonnier, enfin le salut final, la délivrance qui efface souffrance et entraves...

Résumé, synopsis

Léonore déguisée en homme s'est présentée sous le nom de Fidelio pour se faire engager comme aide-geôlier dans la prison où son mari Florestan est injustement incarcéré sur l'ordre du cruel Don Pizzaro. Entre temps, Fidelio a suscité l'amour de Marzelline, la fille du geôlier. La courageuse et persévérante épouse sauve finalement son mari de la mort que lui réserve Pizzaro, ennemi politique et infâme manipulateur dont la trahison est enfin mise à jour.

Acte 1. L'aristocrate espagnol Florestan (ténor), est incarcéré sur ordre de Don Pizarro (baryton), le cruel gouverneur d'une prison d'État. Pour le libérer, sa femme Léonore (soprano) se déguise en homme : elle devient Fidelio et y obtient un emploi : pour assoir sa position carcérale,

Fidelio séduit la fille du geôlier Rocco (basse), Marcelline (soprano). L'infâme Pizarro s'inquiétant de la visite imminente du ministre Don Fernando, entend supprimer tout ce qui pleut témoigner contre lui : il demande à Rocco de tuer Florestan dans sa cellule. Leonore/Fidelio obtient de l'accompagner dans le cachot.

Acte 2. Dans sa cellule, s'exprime le chant solitaire et libertaire de Florestan, toujours vaillant. Mais quand Pizarro s'apprête à tuer le prisonnier, Leonore s'interpose et se dresse contre le barbare. Les trompettes annoncent l'arrivée du ministre Fernando dans la prison pour son inspection. En un geste de clémence emprunté à l'opéra seria fixé par Métastase, Beethoven écrit un final choral qui chante la liberté partagée et fraternelle : Fernando libère Florestan et tous les prisonniers, punit Pizarro.

Bruno Procopio dirige Rameau à Liège

Liège, OPRL. Bruno Procopio joue Rameau. Le 14 décembre 2014, 16h. *Dans la Salle Philharmonique, voici un récital symphonique qui célèbre l'année Rameau 2014 et sur instruments modernes. Faire jouer Rameau, le plus grand compositeur baroque français, en dirigeant des orchestres modernes ? C'est le choix audacieux du chef Bruno Procopio. Après l'Orchestre Simón Bolívar de Caracas, le voici à Liège ce 14 décembre 2014, 16h pilotant l'OPRL, l'Orchestre philharmonique royal de Liège.*



VOIR notre [reportage Les Grands Motets de Rameau à Cuenca](#)

L'élève au clavecin de Christophe Rousset qui a dirigé et enregistré les Grands Motets, les Pièces pour clavecin en concerts, n'en est pas à un défi près. Jouer Rameau sur des instruments qui ne sont pas anciens peut paraître contradictoire de la part d'un enfant de la révolution baroque. Il n'en est rien bien au contraire car l'expérience pourrait s'avérer particulièrement formatrice pour le chef et les musiciens. Nouvelle technique d'archet, réalisation des attaques, ornements, vibrato, phrasés. .. tout le vocabulaire instrumental est ici reformulé dans le sens de la lisibilité et de la clarté. Bruno Procopio apprend pour sa part de nouvelles facettes de sa maîtrise pédagogique. Le style et l'esprit des oeuvres Baroques en particulier la vitalité rythmique et l'esprit chorégraphique de Rameau, sa sensualité comme sa profondeur sont des clés redoutables pour

réussir une immersion dans l'esthétique baroque.



[VOIR notre reportage Jouer Carl Philip Emanuel Bach à Caracas](#)

Jouer Rameau sur instruments modernes

Le Rameau symphonique de Bruno Procopio

De quoi faire encore et encore progresser les instrumentistes du Philharmonique de Liège. Bruno Procopio connaît d'autant mieux ce programme qu'il l'a enregistré dans les mêmes conditions instrumentales et avec les mêmes enjeux esthétiques à Caracas au Venezuela, avec les musiciens du Simon Bolivar Orchestra, l'orchestre si énergique et audacieux qu' a piloté Gustavo Dudamel. Du Venezuela à Liège, Bruno Procopio transmet la même tension récréatrice, le même élan dansant, un sens affûté de la transmission et s'agissant de Rameau, un sens remarquable de la construction dramatique comme des respirations poétiques. .. un art de la direction d'autant mieux adapté pour les ouvertures et les ballets extraits des opéras de Rameau.



L'Orchestre Philharmonique Royal de Liège participe ainsi aux concerts-anniversaire de la mort de **Jean-Philippe Rameau (1683-1764)**, inscrits au programme de l'année Rameau 2014, en interprétant les suites des plus célèbres opéras du compositeur. Des Indes galantes à Zoroastre en passant par Castor et Pollux, soit six opéras de Rameau que l'OPRL fait revivre le dimanche 14 décembre à 16 heures dans l'extraordinaire Salle Philharmonique de Liège, célèbre pour son acoustique électrisante. C'est là il y a peu que classique news avait capté plusieurs séquences de l'enregistrement du Thésée de Gossec remarquable opéra composé à la fin du règne de Marie-Antoinette, frappant par la couleur et l'énergie de son orchestration, la noirceur des personnages en particulier celui de Médée, **la construction** très originale de chœurs ambitieux à l'ampleur spatialisée...**Bruno Procopio**. Pour ce « best-of symphonique » baroque sur instruments modernes, l'OPRL fait appel à la vedette du moment dans ce domaine, le claveciniste et chef brésilien Bruno Procopio. De Paris à Caracas. Bruno Procopio

est avant tout claveciniste, formé à Paris auprès de Pierre Hantaï et Christophe Rousset. En tant que chef, il dirige régulièrement plusieurs orchestres sud-américains, dont le fameux Orchestre Symphonique Simón Bolívar de Gustavo Dudamel (Venezuela), qu'il a initié au baroque français avec son projet « Rameau à Caracas ». La presse a salué un talent rare au feu communicant : « *Tant d'évidence avec un orchestre moderne aux cordes nombreuses relève du miracle. Cette expérience exotique révèle comme rarement la fantaisie effrontée de Rameau* » (Classica). « *Vous n'en croirez pas vos oreilles* » (Diapason)... le disque édité chez Paraty (Rameau à Caracas) a été élu CLIC de classique news (il fait aussi partie des [cd incontournables de notre bilan discographique Rameau 2014](#)). **Bruno Procopio** explique qu'il a conçu son programme de manière à valoriser les deux dimensions fondamentales de la musique de Rameau : la danse et le drame en une sélection subtile et remarquablement élaborée des ballets et ouvertures des opéras.



Concert Rameau 2014 à la salle Philharmonique de Liège

Liège, salle philharmonique. Bruno Procopio dirige l'OPRL,
Rameau 2014. Dimanche 14 décembre 2014, 16h.

Jean-Philippe Rameau

Ouvertures et ballets de Zoroastre, Dardanus, Naïs, Castor et
Pollux, Acanthe et Céphise, Les Indes galantes

Orchestre Philharmonique Royal de Liège

Bruno Procopio, direction

28/16 € – GRATUIT pour les moins de 16 ans

« **Rencontre avec...** » **Bruno Procopio**. Le mercredi 10 décembre à
18h30, au Foyer Ysaye, Stéphane Dado (OPRL) anime une
rencontre d'une heure avec Bruno Procopio : l'occasion de
faire connaissance avec le musicien francobrésilien qui ne
craint pas de sortir des sentiers battus (il est aussi
fondateur du label de disques Paraty). Entrée gratuite.

approfondir :

Le site de Bruno Procopio : www.brunoprocopio.com

(extraits de presse : <http://brunoprocopio.com/wp/fr/presse/>)

Bruno Procopio dirige les Grands motets de Rameau au Festival de Cuenca 2014, critique sur <http://www.classiquenews.com/cuenca-2014/>

Bruno Procopio explique son projet « Rameau à Caracas » avec l'Orchestre Symphonique Simón Bolívar, reportage Classiquenews : https://www.youtube.com/watch?v=Fnt4DlFE3_g

Extraits de presse : CD « Rameau à Caracas » :



« Vous avez bien lu : l'orchestre révélé par Gustavo Dudamel dans les mambos de Bernstein et de Marquez, l'énorme machine qui ne joue les symphonies de Mahler qu'à seize contrebasses et douze cors, réduit ses forces à cinquante et, sous la direction d'un jeune claveciniste brésilien formé à Paris, le

méconnu Bruno Procopio, gambade dans le jardin réputé le plus épineux du répertoire. Est-ce d'avoir appris son métier par la danse ? Est-ce de porter plus haut le jeu collectif que la prouesse individuelle ? Vous n'en croirez pas vos oreilles. La fermeté des phrases, la justesse des ornements, l'économie du vibrato, la perfection des équilibres, la scansion des menuets, le tournoiement des passepieds, le naturel du style... Zoroastre est un miracle. »(Ivan Alexandre, Diapason,)

« Fin connaisseur de ce répertoire, le claveciniste Bruno Procopio a appris à l'orchestre le style, les gestes et le son idoines. Attaques précises, vibrato limité, notes inégales : la transformation est impressionnante. Ce voyage à Caracas se révèle un des meilleurs remèdes contre la morosité ambiante. » (Philippe Venturini, Les Echos, 12/2013)

« The Simón Bolívar Symphony Orchestra are known for bringing

energy and vibrancy to their playing, and this album is no exception. Royal and regal, or lively and lilting, it's a treat to hear the musicians bringing the dotted dance rhythms to life, and adding a sense of excitement to every note.

» (Classic FM, 12/2013)

LIRE aussi la critique complète du [cd Rameau à Caracas par notre rédacteur Carter Chris Humphray](#) : « Rameau électrisé » ([1 cd Paraty](#))

Rameau 2014. Quel bilan discographique ?



CD. Rameau 2014. Quel bilan discographique ? L'année Rameau, pour le 250ème anniversaire de la mort du génie dijonnais, s'achève. Les concerts et opéras à l'affiche ont été diversement accueillis, plus ou moins convaincants, mais d'une

indiscutable éloquence quant à l'inventivité et au génie du Rameau réformateur. Le compositeur mort en 1764 aura bien fait

évoluer l'art musical français du XVIIIème, sous le règne de Louis XV et à l'époque des Lumières, malgré l'esthétique aimable, décorative ambiante instillé par La Pompadour. **Qu'en est-il des réalisations discographiques édités pour l'année des 250 ans ?** Certaines majors ont réédité les perles de leur catalogue (ainsi Erato, voir chapitre coffrets... ; d'autres sont restées étrangement muettes (Decca, Archiv, Deutsche Grammophon) ; ou ont confirmé une approche résolument neuve, dépoussiérée voire excessive (Teodor Currentzis pour Sony classical... mais l'audace ne suscite-t-elle pas le renouvellement de l'interprétation?... C'est surtout de la part des petits labels privés et indépendants que la surprise a jailli, – plus audacieux et défricheurs que jamais, révélant des œuvres oubliées ou confirmant des gestes nouveaux, ceux des nouveaux champions raméliens, inspirés par une ardeur inédite d'une élégance prometteuse (Bruno Procopio, Benoît Babel, Alexis Kossenko...). Voici nos coups de cœur par ordre décroissant d'importance...

Tout Rameau 2014

en 10 cd et 2 coffrets majeurs

Le Rameau le plus impétueux, le plus troublant : Teodor Currentzis

CD. Rameau : the sound of light (Currentzis, 2012).

The sound of light... Lumineux et même solarisé (serait-ce une référence indirecte à son appartenance à une loge comme à ses nombreux ouvrages pénétrés de symboles et rituels maçonniques : de Zaïs à Zoroastre...?).



Frénétique, motorique, surexpressive... la lecture de Teodor Currentzis, jeune chef athénien formé dans la classe d'Illya Musin à Saint-Petersbourg (à 22 ans) qui est passé par l'Opéra de Novossibirsk puis actuellement Perm, – où il est directeur artistique,...

Le mieux concertant : Benoît Babel et Zaïs

CD. Rameau, Handel : Concertos pour orgue, Pièces pour clavecin... (Zaïs, Paul Goussot, Paraty, 2013).

Attention, programme remarquablement audacieux. Et sur le plan interprétatif : quelle fulgurance dans un jeu à la fois noble, généreux et aussi percutant voire d'une mordante énergie ! Sans réserve,

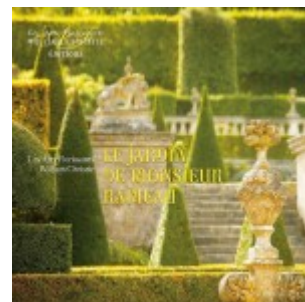


voici le cd que nous attendions pour l'année Rameau 2014 : d'une plénitude enthousiasmante et par le choix de son programme, dans les œuvres retenues et transcrites, l'expression la plus sincère et la plus directe de cette furie musicale, doublée d'élégance propre au génie ramélien : l'affinité des interprètes (instrumentistes de l'ensemble Zaïs et organiste)...

Le plus sensuel, le mieux articulé : William Christie l'enchanteur

CD. Le Jardin de Monsieur Rameau (William Christie, le Jardin des Voix 2013).

A chacune de ses éditions, l'académie de jeunes chanteurs des Arts Florissants, le Jardin des Voix fait le pari de l'engagement artistique et de la complicité humaine, vertus collégiales partagées par tous les participants, professionnels et jeunes apprentis. Le miracle d'une telle aventure humaine et musicale se réalise pleinement dans chacun des programmes et peut-être d'une façon souvent inouïe pour cette promotion 2013 (la 6ème du genre) où les 6 nouveaux élus (la parité y est préservée : 3 chanteuses, 3 chanteurs), portés par l'exigence de grâce et...



Bruno Procopio, chef décapant et raffiné.

Orchestralement impeccable et sur instruments modernes !

Rameau in Caracas, Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela (Bruno Procopio, direction, 1 cd  Paraty).

Programme festif et exaltant en prélude à l'année Rameau (2014), qui marque le 250ème anniversaire de la mort du compositeur. Rameau in Caracas Soloists of the Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela conducted by Bruno Procopio Jouer Rameau à Caracas – Les Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela, invitent Bruno Procopio à diriger un programme totalement dédié à Jean-Philippe Rameau. C'est pour les musiciens vénézuéliens, une découverte exceptionnelle : celle du baroque français, première incursion dans la musique française du XVIIIème siècle. Bruno Procopio

commente : J'ai surtout voulu susciter la curiosité des musiciens de l'Orchestre pour une...

Le mieux chambriste : Bruno Procopio, clavecin

[Rameau: Pièces de clavecin en concert \(Bruno Procopio, clavecin... label Paraty\)](#). Avec ses Pièces pour clavecin en concert, Rameau offre un aboutissement inégalé dans l'art de la musique de chambre mais selon son goût, c'est à dire avec impertinence et nouveauté: jamais avant lui, le clavecin, instrument polyphonique et d'accompagnement n'avait osé revendiquer son autonomie expressive de la sorte. Publié en 1741, voici bien le sommet du chambrisme français sous la règne de Louis XV: alors que Bach se concentre sur le seul tissu polyphonique, Rameau fait éclater la palette sonore du clavier central, qui de pilier confiné devient soliste...



Les plus poétiques : Alexis Kossenko et Sabine Devieilhe...

[CD. Rameau : le grand théâtre de l'Amour. Sabine Devieilhe](#). Le sentiment de notre rédacteur Benjamin Ballif suscite l'unanimité de la rédaction de classiquenews : le nouvel album des Ambassadeurs, complices du premier récital lyrique de la jeune diva française Sabine Devieilhe émerveille. La chanteuse était sacrée "révélation lyrique" aux dernières Victoires de

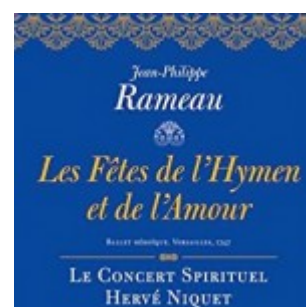


la musique 2013. Voici un Rameau inventif et audacieux, expressif et intelligent qui convainc absolument. Il est d'autant plus pertinent qu'il met en avant cette sensualité raffinée propre au XVIII^e français et qui fait aussi de Rameau, à côté du scientifique et du...

Le plus défricheur : une partition méconnue dévoilée

[CD. Rameau : Les fêtes de l'Hymen et de l'Amour \(Niquet, février 2014, 2 cd Glossa\).](#)

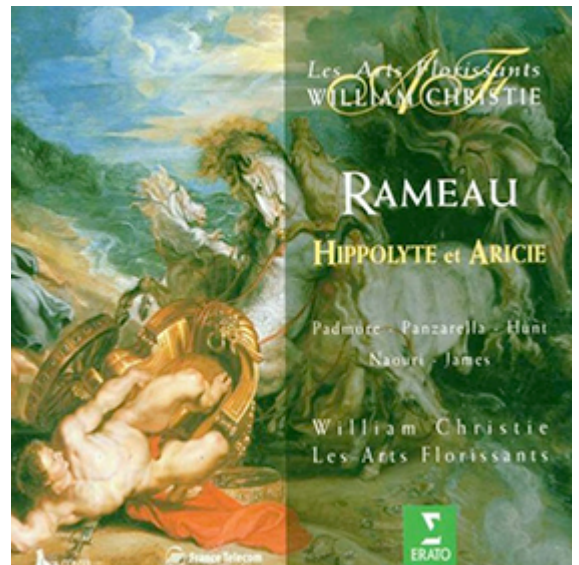
A l'époque où La Pompadour enchante et captive le cœur d'un Louis XV dépressif, grâce à ses divertissements toujours renouvelés, Rameau et son librettiste favori Cahuzac imaginent de nouvelles formes lyrique et théâtrales. Quoiqu'on en dise, les deux compères forment l'un des duos créateurs les plus inventifs de l'heure, ce plein milieu XVIII^e, encore rocaille et rococo qui pourtant par sa nostalgie et ses aspirations à l'harmonie arcadienne préfigure déjà en bien des points, l'idéal pacificateur et lumineux des Lumières. Au contact de Cahuzac,...



3 opéras de référence par William Christie

CD. Rameau : Hippolyte et Aricie
(Christie, 1996).

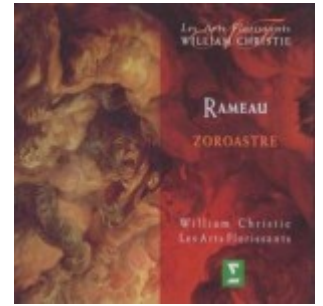
Dès 1996, William Christie et ses Arts Florissants, portés par une expérience collective de près de 17 ans, inaugure avec cette gravure historique devenue légendaire, un cycle Rameau particulièrement saisissant. Autant Zoroastre par son sujet et le profil des protagonistes évoque



le choc des forces du Bien et du mal en un opéra véritablement spectaculaire, autant Les Boréades réactivent sous le prétexte du sujet du Dieu du vent du nord (Borée), le fantastique des phénomènes naturels (tempêtes multiples), ... autant Hippolyte, premier grand ouvrage du Dijonais, sorte de déclaration de tout ce qu'il va réaliser par la suite (1733) est un ouvrage où perce la solitude des " grands " (Phèdre et Thésée), Rameau y analyse comme un texte de Corneille et surtout de Racine (le théâtre parlé grande référence des génies lyriques) l'impuissance trouble des âmes saisies dans leur éloquente solitude et leur conscience terrifiée : le couple royal implose en plein vol et la musique dans le chant de l'orchestre nous dit tout de leur errance et de leur course au vide. Ici la fosse exprime les vertiges infernaux, Hippolyte également (voir ici tout l'acte II : Thésée aux Enfers, à la recherche de son ami Pirithoüs) mais Rameau peint aussi à travers les amours d'Hippolyte et Aricie, le formidable printemps d'un l'amour juvénile le plus tendre jamais peint de cette façon (depuis Lully) sur une scène lyrique...

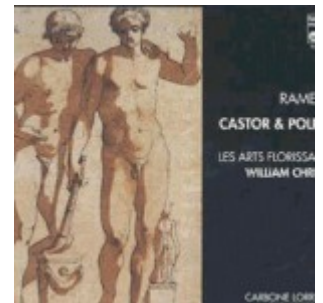
CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001).

En ces temps de célébration Rameau (2014 marque le 250ème anniversaire de sa mort en 1764), où les grands projets lyriques se font rares – aucune grande tragédie lyrique du Dijonais n'est à l'affiche ni l'Opéra de Paris, héritière de l'institution pour laquelle le compositeur a écrit tous ses opéras (Académie royale de musique), ni même à l'Opéra de Dijon (qui ne manque pas de moyens pour célébrer son plus grand génie musical et patrimonial), le disque remplit opportunément notre soif et comble d'une certaine façon notre attente. D'autant qu'avec la renaissance du...



CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992).

La deuxième tragédie lyrique de Rameau célèbre l'amour fraternel et viril. La réalisation de William Christie est liée à cet accord exemplaire (légendaire) entre un plateau de solistes quasi idéal (Daneman, Shirer, Padmore...), un chœur palpitant (sauf les sopranos pour le tableau d'Hébé), des instrumentistes conteurs, inventifs, nuancés. La direction du chef est exactement emblématique de sa sensibilité comme ramélien de premier plan : aiguë sans être cassante ni raide, précise et mordante, d'une fluidité hautement dramatique, capable d'une tendre et poétique sincérité. La plasticité de la déclamation lyrique française, engagée,...



Coffrets événements

CD. Coffret Rameau 2014 (27 cd ERATO). Nul ce coffret événement pour l'année Rameau 2014 récapitule 40 ans d'interprétation ramellienne : comme souvent, les approches les plus pertinentes sont extrahexagonales, voire anglo-saxonnes... Paillard et Harnoncourt, puis McGegan et Gardiner, surtout William Christie qui réinvente Rameau en lui restituant sa poétique symphonique singulière... voilà autant d'interprètes majeurs qui font de la réédition anniversaire élaborée par Erato pour l'année Rameau 2014 et en 27 cd, une somme événement. Evidemment CLIC de classiquenews. Le coffret prend valeur d'odyssée discographique dévoilant les jalons marquants de l'interprétation ramellienne depuis 40 ans – c'est dire son...



CD. Grands Motets français. Desmaret, Campra, Rameau, Mondonville. Les Arts Florissants. William Christie (4 cd ERATO, 1994-2002). Le coffret Erato tombe à pic : fleuron de l'année Rameau 2014, récapitulatif d'un legs discographique majeur, et tout autant, focus remarquablement persuasif sur un pan entier de notre répertoire musical qui était bien oublié jusqu'au début des années 1990... jusqu'à ce que William Christie ne s'en empare en défricheur visionnaire et si justement inspiré : le fondateur et directeur musical des Arts Florissants révèle l'humanité et la splendeur des Grands Motets français. Il en



dévoile même l'exceptionnelle fortune après les Lully et Lalande qui au...

à venir ...

La moisson continue en 2015. En liaison avec l'activité du Centre de musique Baroque de Versailles grand coordinateur de l'année Rameau 2014 en France et dans le monde, deux nouveautés absolues sont annoncées en 2015, désormais à suivre : **Les Fêtes de Polymnie** et **Le temple de la Gloire**, qui fut entre autres révélations, un temps fort de la programmation Rameau au Château de Versailles, pendant cet automne 2014...

Dossier cadeaux : cd, dvd, livres de Noël 2014

Dossier cadeaux : cd, dvd, livres de Noël 2014. La Rédaction de classiquenews s'est réunie comme chaque année, fin novembre pour élire les cd, dvd, livres parus cette année, parmi les meilleures réalisations, c'est à dire sur le plan interprétatif les plus surprenantes et sur le plan éditorial, les plus soignées. **Voici nos 15 cadeaux incontournables...** pour ne pas vous tromper et offrir le meilleur du classique pour les fêtes de fin d'année 2014.



15 cd, dvd, livres « clics » de classiquenews, à offrir absolument

✖ **CD. Magnificat. Vivaldi, Bach. Jordi Savall (1 cd / 1 dvd Alia Vox).** *Alia Vox offre un montage spécifique pour les fêtes de Noël 2014, associant les Magnificat de Vivaldi puis de Bach, en les faisant précédée chacun de Concerti, préambules profanes qui fonctionnent cependant à merveille, comme les portiques d'une ferveur épanouie à suivre, d'une évidente profondeur exaltée. Au volet Vivaldi, le Concerto pour 2 violons RV578 enregistré en 2003 à Cardona précède donc le Magnificat enregistré en live à la Chapelle royale de Versailles dix années après, en juin 2013. Puis le Magnificat de Bach capté à la même date à Versailles est introduit par le Concert pour clavecin en Ré mineur BWV 1052, enregistré quant à lui quelques semaines plus tard en juillet 2013 à Fontfroide. [LIRE notre compte rendu critique du cd Magnificat Vivaldi / JS Bach par Jordi Savall](#)*



[CD, coffret. Karajan 1980s. 78 cd Deutsche Grammophon.](#)

Né en 1908, Karajan vit dans les années 1980, sa dernière décennie : il meurt en 1989. En un coffret remarquablement édité (même si le livret d'accompagnement ne comporte pas

de textes en français : seulement en anglais, allemand et japonais), **Deutsche Grammophon publie l'intégrale des enregistrements symphoniques du Karajan des années 1980, soit l'héritage du dernier Karajan : un cycle qui vaut testament musical, esthétique.** C'est l'époque où en 1980, Karajan célèbre ses 25 ans d'activité comme chef principal (à vie) du Berliner Philharmoniker. (de fait sauf contreindication, tous les enregistrements ici réunis ont été produits avec les instrumentistes berlinois... **Pourquoi offrir ce coffret ?** Parce que Karajan demeure « le chef » absolu : esthète, interprète de premier plan à la tête ici des Philharmoniques de Berlin et de Vienne.

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013).

Pour son second disque Handel édité sous son propre label discographique, William Christie grand spécialiste de Handel, dévoile un cycle d'une sincérité inédite à laquelle le chef fondateur des Arts Florissants apporte son expérience des oratorios et des opéras. Ici le geste n'a jamais semblé plus économe, fin, mesuré ; il articule le sens et les images du sublime texte des *Funérailles de la Souveraine* décédée en 1737 (*Funeral Anthem for Queen Caroline* HWV 264) en un travail subtil et profond sur la prosodie et la déclamation littéralement prodigieux : il témoigne aussi avec une sincérité inédite, de l'amitié exceptionnelle qui unissait le musicien à sa protectrice la Reine Caroline. **Pourquoi offrir ce disque ?** Parce que le plus grand interprète actuel de Handel réalise un travail remarquable sur le texte dramatique avec son chœur et des musiciens des Arts Florissants en particulier dans le *Funeral Anthem* pour la Reine Caroline. Une ferveur pudique irrésistible.



CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d'angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca).

Elève de Carmen Melis, diva de La Scala de Milan, la jeune Renata débute dans le rôle d'Elena de Mefistofele en 1944, elle a 22 ans (plus tard en 1958 pour Decca justement, elle chantera sous la direction de Tulio Serafin à Rome, le rôle de Marguerite, offrant à l'héroïne sacrifiée sa chair angélique dans une fresque

orchestrale pleine de souffle et de ressentiment goethéen...). Puis à 24 ans, c'est le chef Arturo Toscanini antinazi convaincu, qui deux ans plus tard (1946) lance sa prodigieuse

carrière pour le concert de réouverture de La Scala. Le maestro lui fait apprendre le rôle titre d'Aida dès 1950 (avec del Monaco : c'est un triomphe). Plus qu'en Europe, c'est principalement à New York que La Tebaldi s'impose ensuite sans faiblir jusqu'en 1973 ! **Pourquoi offrir ce coffret lyrique ?** Renalta Tebaldi reste la plus grande soprano des années 1960 et 1970 : un monstre sacré, rivale de Callas, au tempérament vériste d'une absolue pureté expressive à redécouvrir de toute urgence...



CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977).

Phase 4 stereo ou le son Decca des sixties and seventies... En 1962, Decca lance sa communication sur la technologie d'enregistrement "phase 4 stereo" : en nombre (la console du mixage son dispose à présent de 20 canaux différents, tous tout autant individualisés), les micros multiplient

les pistes révélant les détails de l'orchestration, une nouvelle conception de l'espace sonore aussi se précise, qui permet à l'auditeur de (re)découvrir les œuvres avec une richesse d'informations plus fine et plus variée.



CD. Mozart : Così fan tutte (Kassian, Currentzis, 2013).

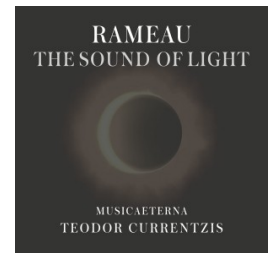
Décapant, enivré : le Così du chef Teodor Currentzis né grec mais citoyen russe (42 ans). Livré tout chaud des presse Sony en ce 17 novembre 2014, le Currentzis nouveau vient de sortir : la suite après des *Noces décapantes*, de la trilogie

Mozart Da Ponte. Avant Don Giovanni (à paraître automne 2015), voici un Così supérieur encore aux Noces de l'an dernier : en énergie mais ciselée, en voix mieux homogènes, en finesse et

subtilité (le duo Despina Alfonso fonctionne à merveille), en juvénilité ardente, naïve, celle des fiancés parieurs (Ferrando et Guglielmo) d'un bout à l'autre totalement engagés, et même palpitants. Ces officiers y apprennent l'inconstance et la philosophie d'en accepter le jeu. **Pourquoi offrir ce coffret lyrique ?** Parce que Le chef dépoussière avec finesse une partition que l'on croyait connaître, avec une jeune diva irrésistible, belcantiste et mozartienne ciselée : Anna Kassyan. Retenez bien son nom : sa Despina est ici ... miraculeuse.

CD. Rameau : the sound of light (Currentzis, 2012). Voici un Rameau qui fait réagir :

lisez d'abord le titre de cette anthologie, The sound of light, le son de la lumière... Lumineux et même solarisé (serait-ce une référence indirecte à son appartenance à une loge comme à ses nombreux ouvrages pénétrés de symboles et rituels maçonniques : de Zaïs à Zoroastre...?). Frénétique, motorique, surexpressive... la lecture de **Teodor Currentzis**, jeune chef athénien formé dans la classe d'Illya Musin à Saint-Pétersbourg (à 22 ans) qui est passé par l'Opéra de Novossibirsk puis actuellement Perm, – où il est directeur artistique, ne laisse pas indifférent : sa baguette suractive exaspère comme elle transporte.



CD, coffret. Wiener Philharmoniker : The Orchestral Edition (64 cd DECCA)/a>

Depuis 1842, l'Orchestre Philharmonique de Vienne, le Wiener Philharmoniker, créé par Otto Nicolai, incarne le rêve de tout orchestre : la phalange, véritable mythe musical, enchante le monde par ses qualités interprétatives et surtout une sonorité fluide, voluptueuse, coulante, magistralement onctueuse qui ne cesse de convaincre : chaque Concert du Nouvel retransmis sur toutes les chaînes du monde renouvelle le miracle attendu : on y décèle l'éloquence oxygénée de ses cordes flexibles, la puissance ronde et chaude de ses cuivres (les cors en particulier), la clarté individuelle de son harmonie (bois)... et l'on se dit à chaque concert, voici indiscutablement le meilleur orchestre au monde. Et pourtant depuis l'essor des orchestres sur instruments d'époque, notre perception a changé : timbres petits, délicats caractérisés contre puissance et cohérence lisse voire creuse.



Renée Fleming : Winter in New York (1 cd Decca).

Noël à New York... La nouvelle diva jazz ? Une affiche de partenaires somptueuse. Les chanteurs **Kurt Elling, Gregory Porter, Rufus Wainwright**, les trompettistes **Chris Botti** et **Wynton Marsalis**, le pianiste surdoué et roi de l'impro, **Brad Mehldau**.... autant dire que pour ce nouveau disque non lyrique, la superdiva américaine **Renée Fleming** a su s'entourer de peintures particulièrement aguerries et les plus raffinées même comme les plus originales de la planète jazz ... Ils sont tous, chacun dans leur registre, des stars de la scène américaine... Sous la neige à Central Park (*Serenade* de la plage 10), à la nuit tombée ou reprenant certains standards parmi les plus connus du répertoire de Noël, la diva s'accorde **plusieurs duos musicalement sertis et ciselés** qui



montrent que si la voix lyrique a évolué, la cantatrice n'a rien perdu de sa musicalité. Les fans de la diva américaine seront enchantés de retrouver leur i

[CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias \(4 cd Decca\)](#)

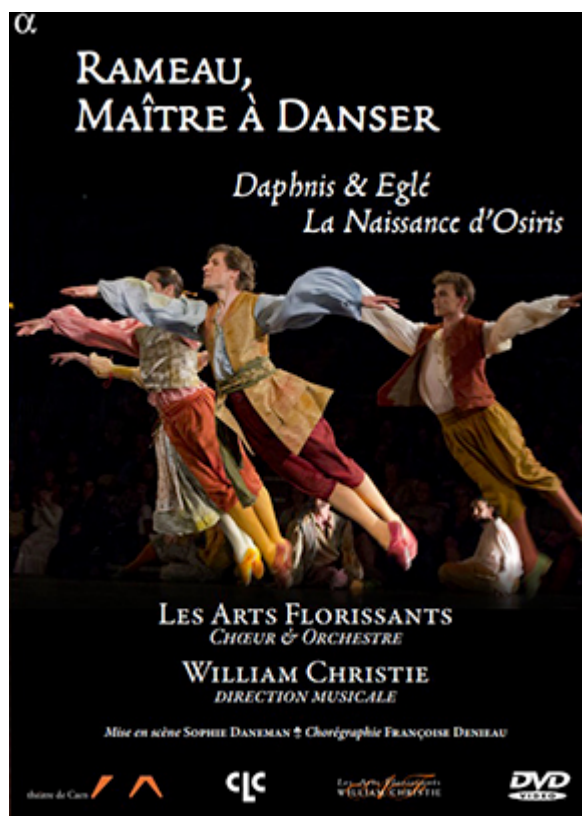
Bête de scène (il l'a confirmé encore par ce chant irradié, félin, sauvage, idéalement dyonisiaque, dans la dernière production d'Ariane Auf Naxos – de surcroît dans sa version originelle de 1912, présentée en 2012 au festival de Salzbourg : un inoubliable événement s'il n'était la direction certes fluide mais désincarnée et peu subtil de Daniel Harding). Mais ce charisme tendu, viril, érotique qui passe dans le fil d'une voix animale demeure le plus grand apport sur la scène musicale et lyrique au carrefour des deux siècles. Decca réédite en un coffret incontournable la quintessence d'un chant investi, affiné, subtil, celui d'un immense interprète fin et intense, au timbre cuivré toujours époustouflant. Vérisme, wagnérisme, chambrisme aussi en diseur schubertien (de première classe pour les lieder récemment, mais aussi déjà audacieux pour l'une de ses premières apparitions sur scène dans Alfonso und Estrella, l'opéra oublié de Schubert et que l'Opéra de Zurich remontait avec justesse...).



dvd événement 2014

DVD. Rameau, maître à danser : Daphnis et Eglé, La naissance d'Osiris (William Christie, Les Arts Florissants, 1 dvd Alpha).

Pour l'année Rameau 2014, son plus fervent et convaincant champion, **William Christie et ses Arts Florissants**, surprennent là où nous ne les attendions pas : ni tragédie lyrique ni grand ballet mais deux pièces intimistes, des opéras miniatures dont le charme et la légèreté nous sont astucieusement restitués par un " Bill " plus inspiré que jamais. Les deux actes de ballet sont même astucieusement reliés l'un à



l'autre en une totalité musicale, dramatique, dansante d'une belle cohérence. Ce dvd réalisé à Caen en juin dernier (2014), confirme les impressions vécues sur le vif et dont témoigne aussi notre compte-rendu complet rédigé au moment de la création de la production événement : [LIRE Rameau, maître à danser par William Christie et Les Arts Florissants, nouvelle production pour l'année Rameau 2014.](#) Pour faire simple et court, Bill renoue avec la réussite de son enregistrement récent, [Le jardin de Monsieur Rameau](#) : même école de la grâce collective, même orchestre ciselé, taillé et assoupli au diapason de la tendresse la plus allusive... Au XVIII^e, la France de Louis XV sait s'alanguir des délices tendres et sensuels de divertissements délicieusement aimables. C'est évidemment le cas de ces deux actes de ballet : *Daphnis et*

Eglépuis *La naissance d'Osiris*-, dont Rameau revivifie la tension dramatique grâce au seul génie de sa musique que Bill divin interprète dans ce répertoire, rétablit dans son raffinement tendre le plus enchanteur. En musicien savant et lettré respectant la tradition de la cour de France, le compositeur ajoute le ballet, c'est à dire cette " belle danse " que la chorégraphe complice, **Françoise Denieau** aborde avec une verve rafraîchissante au diapason d'une mise en scène subtile et très précise (signée de l'ex chanteuse **Sophie Daneman**) dans l'esprit d'une troupe de comédiens dont le jeu collectif apporte une cohérence imprévue entre les deux divertissements.

Les 4 Livres qui nous ont le plus convaincus en 2014

[LIVRES. "Robert Schumann, folies et musiques" de Philippe André \(Le Passeur éditeur\).](#)

Folie et musique, déséquilibre psychique et création romantique ... Les cas d'autres artistes frappés comme Robert Schumann (1810-1856) par la menace de la démence et de l'inéluctable destruction psychique (à cause de la Syphilis, tels Poussin, Nietzsche, Baudelaire, Flaubert...) saisit car l'équation du génie jaillissant et la déraison destructrice simultanée, échafaude une contradiction spectaculaire... le sujet pourrait agacer tant elle peut véhiculer d'aprioris fastidieux et stériles. Il n'en est rien ici car l'auteur aime passionnément son sujet, précisément la

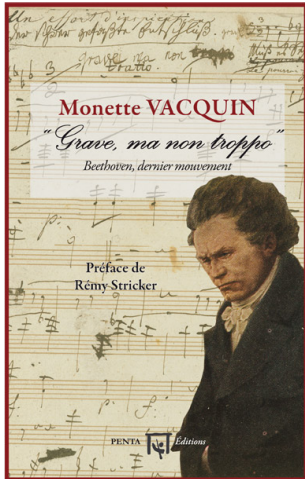


Philippe
ANDRÉ
ROBERT SCHUMANN,
FOLIES ET MUSIQUES

LE PASSEUR

100 pages

musique de Schumann...



Livres. Monette Vacquin : « Grave, ma non troppo » . Beethoven, dernier mouvement. (Editions Penta).

Le génie de Beethoven est solitaire, exacerbé par sa souffrance intérieure, qui ne peut être partagée ni vécue comme lui, de l'intérieur. Il paraît comme à part, écarté de la société viennoise. Ici donc les femmes sont inaccessibles ou lointaines insaisissables (comme chez Berlioz, cet autre romantique absolu). C'est pour contrer cette malédiction véridique qui fut pour le compositeur viennois à la fois son calvaire et le catalyseur de son élan créatif que l'auteure de ce texte admirable, offre une réécriture salutaire pour Beethoven... : lui offrir ce qu'il ne put jamais vivre ni connaître de son vivant. La chaleur bienveillante et complice d'une amie véritable. Ainsi la narratrice qui raconte ce texte imaginaire (mais qui s'appuie sur une documentation véridique), Liebe partage le quotidien du grand romantique : d'intendante, elle devient sa confidente, son double qui suit chaque nouvelle composition de l'intérieur, et davantage encore au fur et à mesure des pages d'une vie à deux peu à peu conquise et dévoilée.



Beaux-livres. Opéra Garnier (Éditions de La Martinière).

290 photographies composent la valeur visuelle de ce beau-livre édité en format carré par les éditions de La Martinière. Un portfolio de vues et clichés remarquables, signé par le photographe Jean-Pierre Delagarde dont on ne saurait trop louer le sens de la

composition et du détail. Jamais l'Opéra Garnier n'a paru mieux chatoyant, plus précieux, chromatiquement inventif... certes prouesse architecturale et technologique, mais aussi d'un fini aussi parfait qu'une œuvre d'art ou un meuble luxueux, tel un immense cabinet de curiosité. Le dessin général des volumes n'affecte en rien la richesse du décor de surface, ses matières clinquantes et précieuses, dans toutes les disciplines (peintures, sculptures...). De sorte que l'on redécouvre ici comment le Palais de Charles Garnier concentre l'excellence des arts français propre aux années 1870. Dans sa préface l'architecte français de l'Opéra national de Pékin, dernier joyau de l'art lyrique du XXème siècle, Paul Andreu, sait souligner combien le Palais Garnier reste pour son temps un miracle d'intégration urbaine, un écrin imaginatif pour la représentation, surtout un volume d'une lisibilité absolue... C'est aussi une expérience sensorielle que restitue l'admirable structure éditoriale du livre. Visiter ainsi l'Opéra inauguré en 1875 (ce qui rend son éclectisme pompier contemporain des dernières audaces impressionnistes) permet de mesurer le délire décoratif, l'objet social, l'intelligence de son dispositif, permettant de passer de la rue à la scène grâce à une série d'espaces progressifs faisant toujours l'admiration des publics et des visiteurs aujourd'hui.

Livres. Daniel Barenboim : La musique est un tout (Fayard). Voilà un opusculé que beaucoup d'artistes devraient méditer, assimiler, régulièrement consulter et interroger : leur place dans la société, la relation salvatrice de l'art et de l'engagement philosophique, sociétal à défaut d'être politique, y gagnent un manifeste qui vaut témoignage exemplaire. Il n'est pas d'équivalent en France à la personnalité transnationale du chef charismatique Daniel Barenboim aujourd'hui : une telle hauteur de vue, une telle pensée musicale et artistique se font rare et qui dans sa suite défendront les mêmes valeurs ? Humaniste engagé, en particulier au service de la réconciliation... des peuples au Moyen Orient, Daniel Barenboim qui a la double nationalité (palestinienne et israélienne) s'exprime ici en textes choisis, déjà connus et publiés, mais rassemblés avec quelques autres plus récents (premier chapitre " éthique et esthétique " où l'acte musical est désormais investi d'une exigence morale). Le chef argumente sa vision de la musique, une chance pour l'humanité de sauver son destin trop marqué par la guerre, la destruction, l'incommunicabilité. En homme de paix qui a côtoyé les plus grands politiques, Daniel Barenboim précise aussi ici une manière d'idéal de vie, une formule personnelle qui s'appuyant sur l'expérience et les rencontres, brosse le (l'auto)portrait d'un homme de bonne volonté, préoccupé par le sens de l'histoire et de la société, l'avenir des peuples pour lesquels l'offrande musicale pourrait s'avérer salutaire. Une forme de vivre ensemble, de penser autrement le monde qui suscite évidemment l'admiration.



d'autres idées de cadeaux ? ...

L'année 2014 était celle de Rameau et de Richard Strauss : pour vos idées cadeaux, ne manquez rien des réalisations discographiques qui ont marqué ce cru 2014, définitivement exceptionnel ; les éditeurs se sont montrés prolixes en matière de célébrations, rééditant souvent les perles de leur catalogues, soutenant aussi les initiatives nouvelles, distinguées par le fameux CLIC de classiquenews. [LIRE nos dossiers sélection Rameau 2014](#), [Richard Strauss 2014](#), [Carl Philip Emanuel Bach 2014](#)



CD, coffret. Karajan 1980s.

78 cd Deutsche Grammophon



CD, coffret. Karajan 1980s. 78 cd Deutsche Grammophon. Né en 1908,

Karajan vit dans les années 1980, sa dernière décennie : il meurt en 1989. En un coffret remarquablement édité (même si le livret d'accompagnement ne comporte pas de textes en français : seulement en anglais, allemand et japonais), **Deutsche Grammophon publie l'intégrale des enregistrements symphoniques du Karajan des années 1980, soit l'héritage du dernier Karajan : un cycle qui vaut testament musical, esthétique.** C'est l'époque où en 1980, Karajan célèbre ses 25 ans d'activité comme chef principal (à vie) du Berliner Philharmoniker. (de fait sauf contreindication, tous les enregistrements ici réunis ont été produits avec les instrumentistes berlinois... A l'heure où l'industrie du disque vit un nouvel âge d'or grâce au compact disc, (après les années 1960 et l'apogée du vinyle), Karajan fonde sa propre société de production liée à l'image (Telemondial créé en 1982, dont le modèle économique s'appuie essentiellement sur l'avènement du nouveau support laserdisc). Le coffret édité par Deutsche Grammophon réédite les meilleures réalisations du chef le plus médiatisé de l'histoire du disque : non pas ses opéras (un autre coffret ?) mais ses enregistrements comme chef symphonique et concertant : un interprète de premier plan. Avec Karajan, le son et l'interprétation fusionnent ; les moyens technologiques et l'esthétique sonore rejoignent l'esprit même des partitions choisies. La présentation des archives suit la chronologie des enregistrements : soit de 1980 (avec Eine Alpensinfonie de Richard Strauss, préambule déjà impressionnant) jusqu'en avril 1989 où le maestro enregistre alors le 7ème Symphonie de Bruckner... avec les



instrumentistes du Wiener Philharmoniker, l'autre orchestre avec lequel, la brouille et les tensions berlinoises s'accroissant, Karajan retrouvera une certaine fraîcheur recreative...



Le mélomane comme le connaisseur retrouvent les auteurs les mieux servis par le chef autrichien : au registre des symphonies, véritables piliers du répertoire Karajanese, les « 3 B » : **Beethoven, Brahms, Bruckner** ; chaque compositeur y bénéficie de son intégrale (sauf Bruckner), avec ce souci désormais emblématique de la manière Karajan, une absolue

lisibilité analytique doublée d'une force motrice allante, carrée, irrésistible. Le tout avec ce son à la fois plein, riche, entier, d'un hédonisme hyperraffiné. Ce que les ingénieurs du son ont réalisé relève d'une absolue perfection, tous totalement inféodés aux volontés du chef démiurge, absolu directeur du son et du plateau. Souverain en son univers poétique : la plupart des lectures ici réalisées s'apparentent pour la plupart à de nouvelles relectures qui prenant en compte, et de façon très intelligente, toutes les possibilités des dernières avancées technologiques de l'enregistrement audio, prennent valeur indiscutablement de testament artistique.

S'agissant de Beethoven, Karajan enregistre l'intégralité du corpus symphonique d'une seule traite, concluant sur le chapitre du Romantique, son cycle avec l'admirable *Missa Solemnis* de 1985 avec un plateau de rêve : Lella Cuberli, Trudliese Schmidt, Vinson Cole, José Van Dam... Les Symphonies suivent un planning assez continu : 5 et 6 en novembre 1982 ouvrent le bal puis les 4 et 7 (décembre 1983), la 9ème en septembre 1983 (Janet Perry, Agnès Baltsa, Vinson Cole, José

Van Dam), 1 et 2 (1984), enfin 3 et 8 (1984-1985) ; c'est l'un des cycles avec le Berliner Philharmoniker parmi ceux les plus cohérents. **Au rayon Brahms** : le cycle commence en 1981 avec le Concerto pour violon avec Anne-Sophie Mutter ; le double concerto (violon / violoncelle avec la même Mutter et Antonio Meneses) en février 1983 ; suivent les quatre symphonies : la 2 d'abord (juin 1986) ; la 1ère (janvier 1987) ; les 3ème et 4ème (octobre 1988) ; **le cas de Bruckner**, compositeur viennois par excellence, est abordé en un cycle de 5 volets (l'intégrale ne fut pas réalisée malheureusement), avec les deux orchestres (1,2,3 pour le Berliner ; les 7 et 8 avec les Viennois) : notons que les Wiener Philharmoniker (cuivres exceptionnels et onctuosité plus souriante, plus chaudement colorée qu'avec le Berliner) sont davantage convaincants : avec le Berliner, la 3ème (septembre 1980) puis la 2ème (décembre 1980 / janvier 1981) ; la 1ère avec le Berliner toujours en janvier 1981 ; enfin avec les instrumentistes du Wiener Philharmoniker la 8ème (novembre 1988) et la dernière Brucknérianne enregistrée, 7ème, ultime offrande testamentaire (avril 1989).

Occupant une place à part, s'affirme surtout Haydn dont Karajan enregistre les Symphonies majeures avec un soin méticuleux, c'est la source vitale, celle du viennois indémodable, qui permet au Berliner Symphoniker de trouver / cultiver une sonorité construite, claire, équilibrée, chambriste : première moisson en 1980 (Symphonies n°82-87) puis 1981-1982 (93-103). Ici Mozart comme Schumann (et l'unique Symphonie n°4, live de mai 1987 avec le Wiener Phil.), fait figure de parent pauvre (Symphonies n°29 et 39 avec le Berliner en février et septembre 1987).

Karajan : la dernière décennie
1980-1989



Grand symphoniste du XX^e, **Gustav Mahler** ne paraît que dans la sublime certes, 9^{ème} Symphonie (live berlinois de septembre 1982 dans le cadre du festival Berliner Festwochen où brille en plus d'une lecture analytique, la précision détaillé de l'enregistrement : le dernier mouvement en son aspiration

brumeuse infiniment tendre est à pleurer. S'y discerne l'intériorité du maestro qui dirigeait les yeux fermés... obligeant son orchestre à une introspection inédite alors, et suscitant chez le public, une expérience d'ordre spirituelle. Ce que Abbado après lui renouvellera évidemment avec la justesse et la profondeur que l'on sait...) ; et son grand rival **Richard Strauss** est copieusement servi a contrario : Karajan, narrateur hors pair, nage en eau propice et quasi natale chez un Strauss génie de la flamboyance symphonique (soit 6 programmes ainsi repris à la fin de la carrière : *Eine Alpensinfonie*, *Une Symphonie Alpestre* de 1980 ; les *Métamorphoses* et *Mort et transfiguration* de 1980 et 1982 : la seconde oeuvre prémonition de la fin ? ; *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Don Juan* de 1983 ; *Une vie de héros*, 1985 ; les *Quatre derniers lieder* et scènes de *Capriccio* avec Anna Tomowa-Sintow en 1985 ; *Don Quichotte* et *Till l'Espiègle* en 1986) : plus qu'une déclaration, un véritable hymne d'amour fervent pour celui qui incarne en pleine bourrasque nazie, le chant de l'art souverain. Une manière de se racheter de la part d'un Karajan qui eut toujours beaucoup de difficultés à justifier sa position discutable à l'époque du régime hitlérien...

Ajoutons enfin, tels d'autres cycles d'accomplissements irrésistibles : **Johann Strauss II** et **Tchaïkovski** (quasi intégrale des Symphonies, concrètement les 3 derniers opus : la première réenregistrée dans les 90's : 6^{ème} Pathétique,

bouleversante et si esthétique (avec le Wiener Phil., janvier 1984 à laquelle suivent dans la foulée et avec le même orchestre, les 5 et 4), sans omettre son cher *Casse-noisette* de septembre 1982.

Grand amateur de musique française, Karajan enregistre Offenbach (ouvertures diverses dont *La Belle Hélène* et *Les Contes d'Hoffmann*, Berliner Phil., juin et septembre 1980), Saint-Saëns (Symphonie n°3 avec orgue avec Pierre Cochereau comme soliste, Berliner Phil. septembre 1981), Bizet (*L'Arlésienne* Suites 1 et 2, *Carmen* Suite 1, Berliner Philh., février 1984), enfin, conclusion impressionniste et symboliste, un programme **Debussy et Ravel** avec toujours les berlinois en décembre 1985 (*La Mer*, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, *Pavane pour une infante défunte*, *Daphnis et Chloé*, fragments symphoniques n°2)...

Notre tour d'horizon, ne serait pas honnête sans mentionner aussi les rares mais prometteuses incursions chez **Sibelius** (aucun symphonie hélas mais au début de l'année 1982 : la Suite intégrale *Pelléas et Mélisande* opus 46, puis un second programme comprenant *Finlandia*, *le cygne de Tuonela*, *la Valse triste* et *Tapiola*, février 1984 avec le Berliner Phil.), **Grieg** (**Peer Gynt** Suite 1 et 2, février 1982) ; Nielsen (Symphonie n°4 *l'inextinguible*, février 1981), Chostakovitch (Symphonie n°10, février 1981), Holst (le fameux concert de janvier 1981 dédié aux *Planètes*).



Karajan savaient diriger et porter jusqu'à leurs point de fusion et d'embrasement ultimes, musiciens, choristes et solistes : c'est pourquoi **les grandes messe ou oratorios** restent le second point thématique important du coffret, la majorité réalisée avec ses chères équipes viennoises : d'abord **La Création de Haydn**, d'un souffle épique irrésistible (le sens des respirations ciselant chaque portée

suggestive et évocatoires de la partition orchestrale : écoutez le début de l'oratorio et l'évocation de l'origine du monde : Edith Mathis bouleversante ; Francesco Araiza un peu droit ; José van Dam, fidèle parmi les fidèles, capté au festival de Salzbourg en août 1982... puis **Ein Deutsches Requiem de Brahms** (Hendricks / Van Dam, en mai 1983 avec les effectifs viennois et non pas berlinois) : la **Messa da requiem de Verdi** (Tomowa Sintow, Baltsa, Carreras, Van Dam, avec également le Wiener Philharmoniker en juin 1984) ; la fameuse **Messe pour le pape Jean-Paul II de mai 1985** avec l'impossible réverbération de Saint-Pierre mais l'irradiante Kathleen Battle (entre autres, dans l'agnus Dei de la Messe du Couronnement puis le motet Ave verum K618) et toujours le Wiener Philharmoniker ; la déjà citée Missa solemnis de Beethoven en septembre 1985 (avec le Berliner Phil) ; **Requiem de Mozart** en mai 1986 (Tomowa-Sintow, Müller-Molinari, Cole, Burchuladze, Wiener Phil.) ;

Mentor, Karajan a toujours su repérer les talents atypiques, les personnalités artistiques les plus passionnantes de son époque, solistes pour la plupart qu'il sait inviter dans des programmes cousus mains : ainsi, les grands concertistes élus par le Maître occupent aux aussi le haut de l'affiche : tels entre autres : en septembre 1981 (**Krystian Zimerman** au piano dans un programme Schumann et Grieg (d'une absolu musicalité)

; Concerto pour violon de Tchaïkovski avec **Anne-Sophie Mutter** (Wiener Phil., festival de Salzbourg, août 1988) ; Concerto pour piano n°1 du même Tchaïkovski (avec le tout jeune **Yevgeny Kissin**, avec le Berliner en décembre 1988)

Le chef lyrique fait défaut ici, logiquement s'agissant de son legs symphonique, mais les amateurs pourront mesurer la fièvre intérieure qui porte le maestro opératique chez Wagner par exemple, dans deux programmes thématiques : le premier en février 1984 regroupant quelques ouvertures d'opéras (Tannhäuser, et en plus la Bacchanale si dyonisiaque ; Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg ; Tristan und Isolde) ; puis le récital lyrique avec **Jessye Norman, bouleversante Isolde, expirante salvatrice** du Liebestod (festival de Salzbourg, août 1987).



Et si l'on devait pour l'éternité, choisir un programme rétablissant l'infinie sensibilité d'un chef tant décrit pour sa posture prohitlérienne, cela serait le **Concert du Nouvel An viennois 1987** où outre le raffinement et l'élégance de la baguette dans les standards signés Johann Strauss II (le *Beau Danube Bleu*, la valse de l'Empereur, l'ouverture de La Chauve souris seule vraie alternative à Carlos Kleiber -), Karajan au terme de sa carrière entonne l'hymne au printemps : **Frühlingsstimmen**, ou voix du printemps, avec l'ineffable soprano diamantin de **Kathleen Battle**. Coffret événement, d'une indiscutable valeur. Et donc un cadeau idéal pour Noël 2014. Evidemment **CLIC de classiquenews de décembre 2014**.



Karajan 1980s. Intégrale des enregistrements symphoniques Deutsche Grammophon d'Herbert von Karajan entre 1980 et 1989. 78 cd Deutsche Grammophon. Herbert von Karajan : The complete 1980s orchestral recordings on Deutsche Grammophon. Le livret comprend un témoignage de la violoniste Anne-Sophie Mutter et quelques extraits des Mémoires de Günther Breest, producteur de Karajan dans la période

concernée (1980-1989), en anglais, allemand, japonais.
[Consultez le tracklisting complet du coffret sur le site de Deutsche Grammophon.](#)

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013)

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013). *Pour son second disque Handel édité sous son propre label discographique, William Christie grand spécialiste de Handel, dévoile un cycle d'une sincérité inédite à laquelle le chef fondateur des Arts Florissants apporte son expérience des oratorios et des opéras. Ici le geste n'a jamais semblé plus économe, fin, mesuré ; il articule le sens et les images du sublime texte des Funérailles de la Souveraine décédée en 1737 (Funeral Anthem for Queen Caroline HWV 264) en un travail subtil et profond sur la prosodie et la déclamation, littéralement prodigieux : il témoigne aussi avec une sincérité inédite, de l'amitié exceptionnelle qui unissait le musicien à sa protectrice la Reine Caroline.*



De prime abord, le coloris particulier de l'orchestre se distingue dès le début du HWV 260 *Coronation Anthem* pour le roi Georges II) : mélange habile de raffinement pastoral et majestueux (William Christie dose astucieusement hautbois et trompettes) créant le cadre d'une cérémonie de réjouissance

qu'aucune entrave malgré le décorum requis, ne vient alourdir ni emplomber : c'est solennel sans être compassé ; vivant et naturel mais toujours recueilli. Le chœur est d'une cohérence festive et affûtée, à l'articulation souple, naturelle et lumineuse, celle des Arts Florissants, référence chez Handel depuis 30 ans à présent, grâce à la ferveur de leur chef fondateur William Christie. Ferveur attendrie de vrais bergers presque alanguis du 2 (*Exceeding glad shall he be of thy salvation...*) : en fait ce sont les croyants sereins, presque transfigurés par la grâce qui leur est faite par l'obtention de leur salut : tout tend ici vers la lumière croissante (et l'élévation d'une bienheureuse humanité resplendissante de joie partagée, celle du couronnement d'un être irradié lui aussi par la bienveillance du Seigneur). » Bill » révèle ce génie poétique de Handel capable de transformer un événement dynastique en exaltation poétique, en cohésion fraternelle et fervente dont la sincérité nous touche immédiatement.

Plus cérémoniel encore sur le papier, le **Te Deum HWV 280** auquel William Christie sait pourtant préserver l'enveloppe intimiste et remarquablement individualisée de l'expression.

La Reine Caroline (Queen Caroline, Caroline d'Ansbach) ne fut pas seulement une protectrice avisée, au goût sûr, bienveillante pour le compositeur officiel d'alors : Handel. Elle fut surtout une proche et une amie, relation exceptionnelle qui relie l'artiste et le politique en un regard commun, une sensibilité singulière et profonde, vécue en miroir par deux âmes esthètes et exigeantes. Le programme de ce disque nous dit cette entente remarquable qui renforce la qualité de la souveraine, femme de goût et de lettres, à la sensibilité rare qui entretient une correspondance avec Leibniz... Evidemment Handel devait beaucoup l'admirer.



Cela s'entend évidemment dans les pièces rassemblées par William Christie dans ce second disque Handel ([le précédent *Belshazzar* avait même inauguré la collection discographique nouvelle,](#)

[coffret Belshazzar 2012, également « CLIC de classiquenews](#)). Ici les qualités du continuo fervent et d'une souplesse élégante se distinguent spécifiquement (second épisode du Te Deum où le clair ténor de **Sean Clayton** et la basse de **Lisandro Abadie** articulent l'hymne admiratif du texte pour le Christ). Ce Te Deum déploie à l'orchestre un tapis instrumental subtilement caractérisé où chaque voix soliste s'inscrit avec la précision et l'éclat d'une gemme : William Christie en fait une châsse brillante par le raffinement de son travail d'orfèvrerie. L'ensemble éblouit par sa lumière intérieure partagée par les 3 solistes masculins, le chœur et surtout l'orchestre d'une vivacité attendrie, majestueuse, éclatante. Événement politique oblige, le Te Deum est un acte collectif où la prière individuelle qui s'incarne dans la voix des solistes exprime surtout la ferveur tendre des commanditaires (très belle prière de *Vouchsafe O Lord...* dont le timbre pur et inspiré du contre ténor **Tim Mead** semble concentrer le sentiment de béatitude intime). Là encore un hommage rendu par Haendel à ses patrons, à sa remarquable protectrice Caroline.

Sincérité du Handel funèbre...

Le clou du programme demeure évidemment, l'instant d'ample déploration funèbre du **Funeral Anthem pour la Reine Caroline (HWV 264)** : la retenue et le recueillement intérieur distillés par le fondateur des Arts Florissants soulignent la profondeur accablée de la partition handélienne. Tout y est subtilement énoncé au diapason de la pudeur et d'un sentiment sincèrement recueilli, celui d'un musicien qui a perdu son *amie*.

L'excellente prise de son, restituant et la résonance de l'église et la précision fruitée et ronde des instruments accordés aux voix du chœur, renforce l'impact émotionnel de cette spectaculaire réflexion sur le mort. C'est un *momento mori* traversé de visions hautement théâtrales propre à l'esthétique baroque, mais aussi enrichi de sublimes et fulgurants accents émotionnels. La prouesse des choristes n'est pas mince : les spectateurs auditeurs des concerts de la tournée (dont la salle Pleyel en novembre 2013) ont pu le mesurer jusque dans le placement des chanteurs : Bill mélange chaque voix, décroissant le son par pupitre, opérant un scintillement inédit des timbres où chaque chanteur défend sa partie en soliste.

✘ **Un travail prodigieux sur l'articulation et la projection du texte choral.** L'individualisation et la cohésion font la force de cette lecture, à la fois lamentation collective et acte de tendresse personnelle. La grandeur et la sincérité s'y déploient avec une grâce et une plénitude peu commune (section finale du chœur initial *The ways of Zion do mourn...* où pèse le ressentiment partagé du deuil sur le mot « *sikh* / soupire »). Le refrain choral « *How are the mighty fall'n!* » énoncé à trois reprises (et à chaque fois de façon différente) comme un motif obsessionnel et terrifiant, incarne comme un cri à peine couvert, l'effroi de la mort : voix éperdues, démunies auxquelles répondent les cordes amères et comme paniquées (quel art de la part de William Christie) ; deux registres se côtoient alors : la volonté de recul face à la douleur profonde (solennité et grandeur du premier chœur), et le désespoir franc, immaîtrisé (expression sans masque d'un deuil atroce) : soit l'équivalent du transi et du gisant légués par la statuaire de la Renaissance. Les textes intercalés regrettent la noblesse de celle qui est trépassée, brossant un portrait d'une douceur inédite jusque là pour une musique funèbre (page 15 : *When the ear heard her...*) ; autant de pudeur évocatrice ne peut s'expliquer sans l'attachement du compositeur à sa protectrice. L'enchaînement avec le chœur de

déploration n'en est que plus violent. Le geste du chef et la réalisation des interprètes produisent une fresque saisissante par son humanité, sa retenue, son élégance, tout en soulignant la progression ténue du plan poétique : solennité, affliction désespérée puis dithyrambe attendri, enfin béatitude et apothéose pour la défunte Caroline.

Jouant constamment entre la grandeur et la sincérité, l'effroi et la pudeur, William Christie réussit le dramatisme et la profondeur d'un programme qu'on aurait estimé de l'extérieur : cérémoniel et convenu. Il n'en est rien grâce à l'approfondissement très fin d'un chef articulé, véritable alchimiste du verbe déclamatif, introspectif, murmuré (raffinement ciselé de la coupe linguistique et du continuo enveloppant de l'épisode – plage 19-, où tout bascule de l'affliction à la certitude nouvelle et lumineuse : *The righteous shall be had / Le juste sera tenu...*). Alors se dessine concrètement l'éclat de l'apothéose (*And the wise shall shine...*). William Christie confirme indiscutablement ses affinités avec les champs handéliens, sachant toujours préserver la justesse du geste, la profondeur et la cohérence de l'intonation dans une musique qui sans lui, sonnerait ailleurs creuse et grandiloquente (dernier soupir murmuré de la conclusion conçue comme une dernière nouvelle aurore plutôt qu'une célébration appuyée). Soulignons l'excellence des choristes des Arts Florissants, cœur ardent, à l'intensité collective d'une bouleversante sincérité. Voilà une maîtrise et une maturité grâce auxquelles ce Handel aussi juste partage avec son contemporain JS Bach, la même profondeur, une même irrésistible vérité.

Handel : Music for Queen Caroline. The King shall rejoice, Coronation anthem HWV 260. Te Deum in D Major « Queen

Caroline », HWV 280. The Ways of Zion Do Mourn « Funeral Anthem for Queen Caroline », HWV 264. Tim Mead, Sean Clayton, Lisandro Abadie. Les Arts Florissants. William Christie, direction. Durée : 1h12mn. Enregistré à Paris, en novembre 2013. 1 cd Les Arts Florissants, William Christie Éditions. Durée 1h12mn.

✘ ***Au concert / At the concert...*** Un texte inédit par Douglas Kennedy. Comme à son habitude, le nouveau label de William Christie édite aussi en complément du cd, une nouvelle inédite commandée à un écrivain. Avec *Music for Queen Caroline*, l'éditeur publie en un livret spécifique **Au concert de Douglas Kennedy** : à New York, une américaine et son compagnon assiste au concert des Arts Florissants (même programme que le cd). L'héroïne de ce court texte remarquablement écrit, évoque sa vie, ses relations amoureuses, sa situation intime, ses parents dont le souvenir se confond avec la musique funèbre de Haendel. Passionnant. L'un des meilleurs textes édités aux côtés de ceux précédents signés [René de Ceccaty](#) (CD « Mantova » : Livres IV,V,VI de Monteverdi), [Jean Echenoz \(A Babylone – Belshazzar de Handel\)](#)...

**CD. coffret. Renata Tebaldi :
Voce d'angelo, the complete
Decca recordings (66 cd**

Decca)

CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d'angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca). *Elève de Carmen Melis, diva de La Scala de Milan, la jeune Renata débute dans le rôle d'Elena de Mefistofele en 1944, elle a 22 ans (plus tard en 1958 pour Decca justement, elle chantera sous la direction de Tulio Serafin à Rome, le rôle de Marguerite, offrant à l'héroïne sacrifiée sa chair angélique dans une fresque orchestrale pleine de souffle et de ressentiment goethéen...). Puis à 24 ans, c'est le chef Arturo Toscanini antinazi convaincu, qui deux ans plus tard (1946) lance sa prodigieuse carrière pour le concert de réouverture de La Scala. Le maestro lui fait apprendre le rôle titre d'Aida dès 1950 (avec del Monaco : c'est un triomphe). Plus qu'en Europe, c'est principalement à New York que La Tebaldi s'impose ensuite sans faiblir jusqu'en 1973 ! La diva enchaîne les prises de rôles, surtout véristes dont Adrienne Lecouvreur montée pour elle avec Franco Corelli... Le rythme est trépidant et l'usure de la voix menace : en 1959 à 37 ans, Tebaldi doit cependant modérer ses engagements pour se reposer... La soprano ne fut guère bellinienne, – comme une Sutherland plus tard. Elle avait pourtant la noblesse et la pureté des aigus : mais Tebaldi s'intéresse à Verdi et surtout à ses successeurs italiens : Puccini et les véristes (Mascagni, Cilea, Ponchielli...). Cet ange descendu du ciel aurait-elle néanmoins un grain de voix adapté pour les rôles très dramatiques ? c'est là qu'elle rejoint Maria Callas.*



Tebaldi, l'ange tragique

Au regard de ce coffret évidemment incontournable, la voix d'ange, vraie rivale de Callas sur le plan expressif et esthétique, Renata Tebaldi, fut surtout une ... vériste ; moins la verdienne étincelante comme on aime nous la présenter exclusivement. Ici 27 opéras intégraux l'attestent. Certes la voix d'ange comme il est rappelé sur le coffret, saisit par sa pureté d'émission : la cantatrice avait tout autant un tempérament ardent, prête à déclamer avec une expressivité ciselée. De même ses Puccini diamantins confirment l'aisance et l'éclat d'une voix étincelante et inoubliable pour ceux qui l'ont écoutée sur scène (Mimi ici en 1951, 1959 ; Butterfly de 1951 et 1958 ; Manon Lescaut de 1954...), et qui eut pour partenaires dans les années 1950 / 1960 : en particulier l'excellent et solaire Carlo Bergonzi (Rodolfo de La Bohème, ou Pinkerton de Madama Butterfly, Radamès d'Aida), Mario del Monaco (Dick Johnson de la Fanciulla del West, Radamès d'Aida, Manrico du trouvère), Fernando Corena... L'importance des opéras véristes est d'autant plus pertinente qu'elle nuance l'image de la cantatrice blanche, désincarnée, céleste...





Qu'il s'agisse de sa subtile **Adriana Lecouvreur** (1961, à la déclaration digne et tragique propre aux grandes actrices sur la scène du théâtre), surtout de **l'éblouissante Gioconda**, sur le livret de Boito (1967, pour nous un accomplissement inégalé à ce jour, d'autant que sous la direction de Lamberto Gardelli, Tebaldi chante Gioconda avec des graves riches, aux côtés de Nicolai Ghiuselev, Marilyn Horne, Carlo Bergonzi...), surtout son

rôle de **Marguerite dans Mefistofele d'Arigo Boito** (1958), La Tebaldi assure un chant plein, expressif proche du texte, d'une déclamation troublante parce que pure et aussi articulée : son style, sa musicalité rayonnent. Sa **Tosca** confirme l'étendue d'une voix qui savait être puissante et tragique voire sombre (le coffret réunit ses deux emplois dans le rôle de Floria, 1951 et 1959) : c'est là que la comparaison avec la Callas paraît incontournable : elle révèle deux natures lyriques égales, indiscutables, deux conceptions distinctes tout autant cohérentes l'une et l'autre... Ses trois rôles les plus tardifs étant ici *Il Trittico* de Puccini (Giorgetta, Suor Angelica, Lauretta) 1962), *La Wally* (1968), *Un ballo in maschera* (Amelia, 1970 aux côtés de Luciano Pavarotti). Ce dernier formera ensuite un duo tout autant légendaire avec Joan Sutherland toujours pour Decca, dans le sillon ouvert par la sublime Tebaldi.

Pour les 10 ans de sa disparition, Decca a bien raison de rééditer l'intégrale des opéras (et récitals thématiques) devenus mythiques à juste titre, d'autant que le duo qu'elle forme avec Mario del Monaco (la félinité mordante du timbre), avec Carlo Bergonzi (au style musical d'une élégance princière absolue) est un modèle inoubliable de musicalité comme d'intelligence expressive. Quelle autre diva d'une telle trempe peut revendiquer des partenariats aussi convaincants ?

Coffret événement. Cadeau idéal pour les fêtes 2014.

CD. coffret. Renata Tebaldi : Voce d'angelo, the complete Decca recordings (66 cd Decca). 66 cd Decca 478 1535

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977).

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977). Phase 4 stereo ou le son Decca des sixties and seventies... En 1962, Decca lance sa communication sur la technologie d'enregistrement « phase 4 stereo » : en nombre (la console du mixage son dispose à présent de 20 canaux différents, tous tout autant individualisés), les micros multiplient les pistes révélant les détails de l'orchestration, une nouvelle conception de l'espace sonore



aussi se précise, qui permet à l'auditeur de (re)découvrir les œuvres avec une richesse d'informations plus fine et plus variée. Avec le nombre des micros pendant la prise, le nombre des musiciens peut aussi s'accroître sans épaississement du son global. D'où la surenchère parfois dans le choix de programmes résolument spectaculaires, c'est à dire sur le plan du marketing, plus prometteurs, donc vendables et juteux (les grandes œuvres symphoniques type 9ème de Beethoven, les thématiques à grands effets – cf. le 41ème cd « bonus », intitulé « Battle stereo »...), les pages au symphonisme flamboyant du style Capriccio espagnol de Rimsky, Bolero de Ravel, sans omettre les valse populaires singées Strauss, ou Offenbach... tout cela compose une mémoire musicale qui croisée avec une technologie audacieuse a trouvé ses publics dans les années 1960 et 1970, deux décennies miraculeuses pour l'industrie du disque vinyle... avant l'avènement du compact dans les années 1990. Dommage qu'avec une telle volonté de renouvellement, les producteurs n'aient pas trouvé alors les interprètes capables de relever les défis de partitions complexes et spectaculaire comme les Gurrelieder de Schönberg, la Symphonie n°8 des Mille de Mahler -, ... qu'importe la diversité des oeuvres et des effectifs dont il est question dans cette (première?) compilation, remplit aisément le contenu du coffret Decca.

Decca phase 4 : le nouveau son des sixties...

A partir de 1964, les tests ayant tous été réalisés, et

s'avérant positifs, le classique investit lui aussi la nouvelle technologie « phase 4 » : l'esthétique qui en découle relève d'un pari où les réactions suscitées sont radicalisées. Trop brillante et séduisante, trop riche en effets, – œuvre des ingénieurs du son qui relisent et dénaturent les partitions, plutôt qu'approfondissement de véritables musiciens, chaque lecture technologiquement habile et attractive paraît creuse et artificielle pour les puristes. A chacun de juger... De fait, l'oreille capte des détails infimes, mais peut être déconcertée par une sensation spatiale et sonore totalement nouvelle. Tout cela ne change en rien l'esprit et les caractères propres d'une interprétation : mieux, la technologie plus fine ici dévoile les limites ou les qualités de chaque lecture.

N'écoutez par exemple que le cd 23 : la Symphonie n°1 « Titan » de Gustav Mahler par Erich Leinsdorf à la tête du Royal Philharmonic Orchestra prend un relief régénéré où tous les pupitres sont quasiment traités à égalité, avec une précision et une définition accrues. Un spectre détaillé qui n'existe pas pour l'auditeur/spectateur dans une salle de concert (enregistré en avril 1971) : une démonstration de clarté qui présente toutes les ressources de l'orchestre, ses facettes combinées, comme un acte de pédagogie instrumentale.

Certainement beaucoup de jeunes et nouveaux mélomanes séduits par l'objet vinylique ont été attirés par une technique d'enregistrement plus flatteuse, mais le clinquant parfois dégoulinant – avec des micros qui exacerbent la portée sonore naturelle des instruments provoquant des distorsions dans le format global peut s'avérer contreproductif... par exemple Lorin Maazel dans Strauss et surtout Tchaïkovsky (Francesca da Rimini cd 22) en rebutera plus d'un... « kitsh », outrageusement pathétique voire aguicheur, le geste de certains, – chefs et orchestre- veulent trop en montrer : plus tapageur et bruyant que vraiment ciselé, suggestif...; au coeur de cette esthétique accessible et séduisante, évidemment la générosité du London

festival orchestra and chorus sous la direction de Stanley Black (avec le concours de l'inévitable producteur requis d'office pour de grandes messes orchestrales et populaires : Tony d'Amato...) : le récital « Capriccio ! », comprenant le Boléro de Ravel, les Polovtsiennes de Borodin, et surtout le morceau toujours irrésistible : Capriccio espagnol de Rimsky (couplé avec l'Italien de ... Tchaïkovski), dès juin 1964, donc aux origines de l'aventures musicale et technique- ; puis, « Spectacular Dances (Dvorak, Johann Strauss II, Ponchielli : danse des heures de La Gioconda-, Brahms, Falla, Smetana et Berlioz... véritable pot pourri de standards valsés pour orchestre et ici souvent réécrit pour les besoins de la cause (1966, 1969)... sans omettre le lyrisme sucré mais très affiné du Royal Philharmonic orchestra et Eric Rogers dans » The immortal works of Ketelbey » (et ses sifflements d'oiseaux en veux-tu en voilà...), programme symphonique et choral conçu comme un opéra orchestral... riche lui aussi en guimauve sonore (février 1969). Les grandes messes symphoniques ont toujours cours dans les années 1970, relectures des grands ballets romantiques dont Le lac des cygnes et Casse noisette de Piotr Illiytch : en particulier par le Philharmonique de la Radio néerlandaise dirigé par Anatole Fistoulari, avec une fièvre nerveuse jamais éteinte (1972-1973).

Beaucoup plus convaincantes les gravures réalisées sous la houlette d'Antal Dorati : équilibre entre précision de la prise et élégance du chef qui préserve malgré la volonté de démonstration technologique, une parfaite dose de musicalité, comme de goût (certains diront trop classique et lisse, mais la lisibilité s'avère ici un bel argument qui sait profiter des ressources de la technologie) : Symphonie n°9 du Nouveau Monde de Dvorak (1966) ; Pierre et le loup (avec Sean Connery en narrateur) couplé avec The young Person's Guide to the Orchestra de Britten (1966 également) ; Suite de ballet extraite de la Boutique fantasque de Rossini (narrative et humoristique puis féerique dans le nocturne) couplée avec la Suite Rossiniana de Respighi (Londres 1976, cd 10) ; même date

(1976) pour Carmina Burana porté par une très bonne distribution (Norma Burrowes, John Shirley-Quirk...).

Il est naturel qu'un autre chef soucieux de pédagogie et d'accessibilité du répertoire au plus grand nombre tel que Leopold Stokowski (et à un âge canonique) se soit engouffré dans la brèche « Phase 4 », avec une énergie souvent bouleversante : jamais en panne d'inspiration, le chef hyperactif qui aimait transposer voire réécrire, a enregistré selon cette technologie, proposant aux ingénieurs Decca, des programmes de son cru : on relève ainsi réalisés dès 1964 Sheherazade et le Capriccio espagnol de Rimsky, puis en 1966 : la 5ème de Tchaïkovski et le Concerto pour violon de Glazounov ; l'éblouissant programme wagnérien composé à partir de fragments du Ring (Chevauchée des Walkyries, murmures de la forêt ; entrée au Walhalla ; voyage de Siegfried sur le Rhin ; Mort de Siegfried)... l'engagement du chef est total : il y exprime un hommage – véritable acte de ferveur caractérisé pour le génie dramatique de Wagner, par le seul chant finement détaillé de l'orchestre seul ; une étonnante et très articulée autant que passionnée Symphonie n°9 de Beethoven, porté par un indiscutable souffle dramatique – du très grand Stokowski de septembre 1967 (solistes Heather harper, Helen Watts, Donald McIntyre...)- ; les Tableaux d'une exposition de Moussorgski dans la transcription du chef, complétée par sa propre synthèse symphonique d'après Boris Godounov... Même sens du scintillement instrumental pour le programme français comprenant la Fantastique de Berlioz de 1968 et la Suite n°2 de Daphnis et Chloé de Ravel (1970)...

Distinguons aussi les deux volumes dirigés par l'agile et subtil Charles Munch : le ballet intégral de La Gaïeté parisienne de 1965 (dont la facétie détaillée n'a rien à envier aux plus fins standards de Johann Strauss II... série de perles enjouées que termine la Barcarolle des Contes d'Hoffmann), couplé avec Pins et Fontaines de Rome de Respighi (1967) ; même inventivité fiévreuse pour les Suites de Carmen

et de l'Arlésienne de janvier 1967.

Dans une prise de son plus globale où perce moins le détail de chaque instrument (voir avant Maazel ou Stokowski), les Valses straussiennes (Beau Danube Bleu, Voix de printemps) par le Boston Pops orchestra sous la direction d'Arthur Fiedler en 1975 s'avère un excellent compromis entre la prise très aérée et la tenue « haute couture et frou frou » de l'orchestre et du chef (cd14).

Autre perle, le legs du compositeur pour Hitchcock entre autres, Bernard Herrmann auquel Decca dédie 2 cd : Music from the great Hitchcock movie thrillers (Psycho, Marnie, Vertigo... 1968) ; puis » The fantasy film World of Bernard Herrmann (Voyage au centre de la terre, le 7^e voyage de Sindbad, Fahrenheit 451... 1973).

Et ce n'est pas tout : le mélomane curieux et ouvert prendra plaisir à redécouvrir des artistes alors plébiscités par les ingénieurs et les producteurs Decca : le guitariste Paco Peña (Flamenco pur « live », août 1971); la pianiste pure icône des seventies, Ilana Vered (Yellow River Concerto et n°21 de Mozart, 1974)... Même un rien tapageur voire démonstratif, la plupart des programmes, actes pédagogiques actifs, ont séduit des générations de nouveaux mélomanes. Les contributions des chefs Dorati, Munch, Stokowski rehaussent encore la valeur hautement musicale et esthétique de ce coffret de 40 cd, idéal pour les fêtes (et pour tester aussi les performances en précision et définition du spectre sonore, de vos appareils hifi...).

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977). La boîte contient aussi un livret

important comportant le témoignage des ingénieurs du son, des producteurs Decca, des anecdotes variées sur les sessions d'enregistrements et sur les chefs et artistes qui y ont participé (124 pages, en anglais uniquement).

DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006)

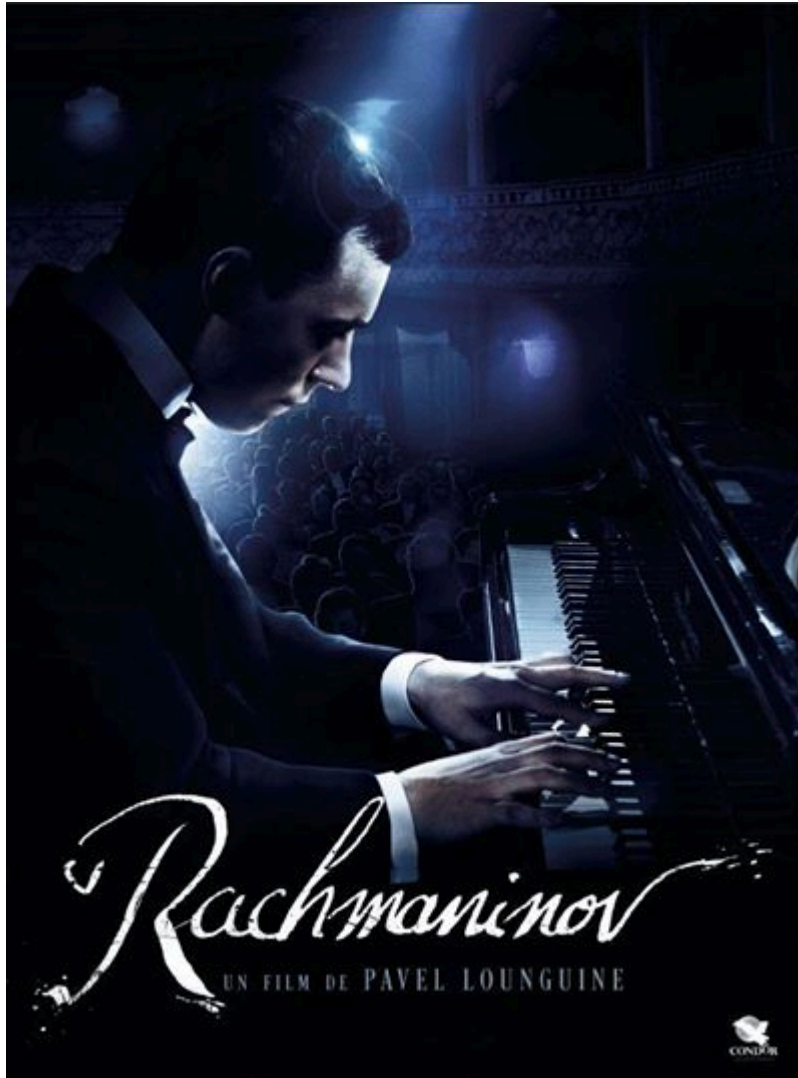
DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006). Il y a beaucoup de tendresse dans ce « faux » biopic dédié au pianiste et compositeur **Sergei Rachmaninov (1873-1943)**. Il s'agit plutôt d'une variation autour de sa vie, un résumé subjectif qui parle en terme de



séquences, climats, courtes visions, alternant entre sa tournée menée à un rythme d'enfer aux USA (première moitié des années 1920), sa vie d'expatrié à Los Angeles; les souvenirs de son enfance russe (avant la Révolution bolchévique), dans la maison familiale où règne, parfum et présence obsessionnelle tout au long du film, la douce matière olfactive des lilas blancs (tourné en 2006, et sorti l'année suivante, le film s'intitulait « *Lilacs* »). Le Rachmaninov de Lounguine est un artiste demeuré enfant. Un pianiste virtuose qui électrise les salles, mais un compositeur déraciné, écorché, frustré. Tiraillement intérieur souvent exposé/exprimé de façon bien naïve, clichés à l'appui : le compositeur est à son piano déchirant dans des mines

investies, les papiers où s'enchaînent des portées insatisfaisantes.

les lilas blancs de Rachma...



Le cinéaste russe né en 1949, brosse un portrait souvent manichéen du musicien : il en fait un nostalgique absent, au regard lointain, évidemment porté sur l'alcool et la cigarette (ces deux travers ont effectivement causé la mort de Rachmaninov). Dans le rôle principal, l'acteur Evgeniy Tsyganov ne manque pourtant pas de présence à l'écran. A ses côtés papillonnent des femmes amoureuses, admiratives (dont

surtout la révolutionnaire Mariana), après sa première muse plutôt froide et distante : Anna, femme sirène qui assiste défaite à la création (catastrophique) de sa Première Symphonie (le chef était ivre). Après cette infamie, ils ne se reverront plus... suit l'errance du pauvre compositeur dans les rues sombres et froides d'une ville glaçante (encore un cliché !). La figure féminine qui l'accompagne et le pousse même dans toutes les nouvelles épreuves de sa vie reste sa cousine Natalya, d'abord complice en tout, puis son épouse qui le suit comme une ombre fidèle dans ses tournées au rythme trépidant.

Malgré un travail iconographique sûr (nombreuses images d'époque de l'Amérique des années 1920), malgré une photographie très raffinée (surtout dans les séquences qui replongent dans la Russie impériale d'avant la Révolution), le film garde un goût d'inachevé dans la construction alternée, surtout dans le traitement du personnage central : évocation plus qu'incarnation, silhouette qui glisse sur la vie et les épreuves plutôt que force créative douée d'un fort tempérament néoclassique et postromantique qui a fait de Sergueï Rachmaninov un adolescent adulé, prodige du piano et immédiatement encouragé par Tchaïkovski lui-même: ce dernier est d'ailleurs cité mais absent, lors d'un dîner auquel le jeune Rachmaninov retardataire paraît tardivement et plutôt désolé (il s'enivrait dans les bras de sa muse). A en croire le film, ce manque d'égard pour Tchaïkovski scelle la rupture avec son professeur et mentor Sverev qui le renvoie de sa pension académie.

Lounguine prend prétexte d'une évocation esquissée pour traiter des thèmes habituels dans sa filmographie : nostalgie de la Russie de naguère, choc de la Révolution... pour autant le drame d'une vie, celle de Rachmaninov expatrié, la question de la création, et dans l'activité artistique, le dilemme entre virtuosité creuse mais rentable du pianiste virtuose, et angoisse du compositeur détourné de son œuvre... sont bâclés dans une série d'images jolies ... hélas, rien que décoratives.

On croit difficilement à ce personnage un peu creux qui manque de profondeur. Les connaisseurs ou les amateurs, mélomanes avertis, attirés par le sujet du film, n'y retrouveront pas l'auteur enflammé des opéras [Aleko, Le chevalier ladre et de Francesca da Rimini](#) (ouvrages lyriques à redécouvrir d'urgence, d'un flamboiement fantastique somptueusement articulé à l'orchestre !), de l'Ile des morts et du poème symphonique Les cloches, des trois Concertos pour piano,



œuvres majeures du XXème siècle, si diamétralement opposées esthétiquement des pièces de Stravinsky ou de Prokofiev. Ici Rachmaninov est un doux rêveur, un peu trop doux. Un agneau égaré qui fuyant le pays des Soviets, reste tout autant à la marge au pays de l'oncle Sam et se perd dans des tournées menées tambour battant mais tragiquement trompeuses...

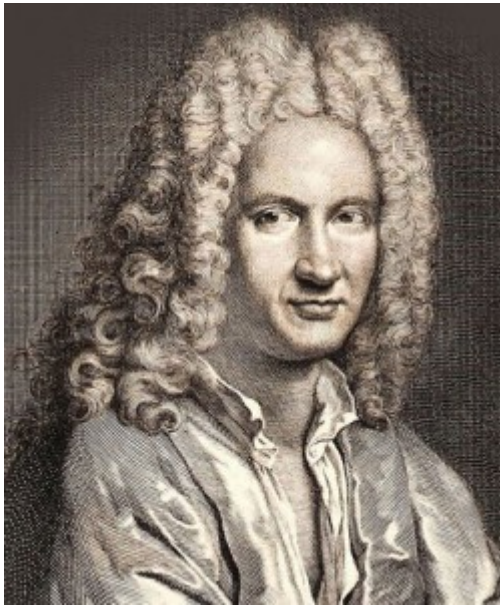
DVD. Rachmaninov. Film de Pavel Lounguine (2006, sorti dans les salles en 2007). Parution en dvd : début décembre 2014.

approfondir



Dossier. Les opéras de Serge Rachmaninov. A l'occasion de la parution chez Decca d'un coffret de 32 cd ([Rachmaninov : the complete works, l'intégrale, Decca 32 cd, octobre 2014](#)) regroupant tout l'œuvre du compositeur russe, toujours si mésestimé, classiquenews réouvre le débat du génie incompris, porteur d'authentique chefs d'oeuvres dont ses **4 opéras**, diversement livrés, certains incomplets dont *Monna Vanna* (seul subsiste le matériel du premier acte). D'*Aleko* et du *Chevalier ladre* à *Francesca da Rimini*, les opéras de Rachmaninov n'ont rien de ce post classicisme artificiel et sentimental, mais plutôt souligne le crépitement d'un auteur fasciné par les climats hallucinés et fantastiques, ceux exacerbés qui dans un style millimétré, retenu, pudique – proche de sa nature profonde- éclairent et révèlent la psyché secrète et souterraine des protagonistes... [LIRE notre dossier les opéras de Rachmaninov](#)

Les Fêtes Vénitiennes de Campra à l'Opéra-Comique



[Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015.](#) William Christie, Robert Carsen. Italien d'origine, résident à Aix, André Campra incarne la nouvelle inflexion artistique propre à la fin du règne de Louis XIV : fortement teintée d'italianisme, portée non plus dans la déclamation tragique mais vers la décontraction, la légèreté, le divertissement. Après la solennité majestueuse et noble du

Grand Siècle, place aux plaisirs, ceux bientôt fastueux, anacréontiques de Louis XV. Mais André Campra et parallèlement à son contemporain lui aussi très italien, François Couperin, tisse une étoffe somptueuse et décorative, jamais creuse et subtilement amoureuse qui prépare au grand génie de l'époque Louis XV, Rameau. Venise incarne depuis la naissance de la République, l'esprit de la liberté et de la licence des mœurs. André Campra recrée sur la scène et par la seule variété des danses, avant l'imaginaire fabuleux et exotique des Indes Galantes de Rameau (1735), un pays enchanté porté par le désir et l'abandon des amants langoureux, l'équivalent de la Cythère que peint Watteau pendant la Régence. Chorégraphe des cœurs, Campra est aussi un puissant coloriste porté sur le rêve, l'abandon. En choisissant la version des entrées de 1710, soit à l'époque des dernières années du règne

de Louis XIV, William Christie et Les Arts Florissants réenchante un monde onirique où le français réactive avec nostalgie et infiniment de grâce comme d'élégance, l'esprit du plaisir et de la rêverie. Nouvelle production événement (Robert Carsen, mise en scène).

Paris, Opéra-Comique. Campra : Les Fêtes Vénitiennes. 26 janvier > 2 février 2015. Les Arts Florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène). Nouvelle production.